

lancé résolument, vent en poupe et toutes voiles dehors, sur la route balisée par la masse imposante des grands paquebots. Rentré au port, où par mégarde, il avait, avant d'appareiller oublié jumelles, boussole et sextant, il nous fait le récit de son périple, sous forme de roman historique à plusieurs personnages. Mais, déplaçant son sujet, il en arrive par perdre de vue la voluptueuse reine de légende qu'en fin de compte, il finit par confondre avec Saint-Hilarion.

Et pour terminer que M. Straram me permette de signaler, entre autres, sa belle exécution du *Concerto en ré mineur* de Vivaldi et son excellente version de la *Troisième Symphonie* de Roussel.

Henri MARTELLI.

////// GEORGES MIGOT : *UN CHANT...* accompagné de la flûte et de la harpe.
(M^{me} Magd. Greslé, M. Jan Merry, Mme Fr. Kempf.)

Reposoir grave, noble et pur... tel débute le poème de Charles de Saint-Cyr, tel est aussi la musique de Georges Migot. Sur une trame légère de la harpe qui elle-même souligne une mélodie grave, le chant de la flûte s'élève et s'enroule à la voix tout en laissant celle-ci complètement libre. Et c'est, d'une part, l'heureux équilibre de ces trois plans distincts, de l'autre, l'interpénétration de leurs souples volutes qui donnent à ce *Chant* sa singulière force persuasive, toute son ambiance émotive. Il n'y a pas là « un » chant mais bien trois qui, quoique de fonctions différentes, concourent en s'unissant à la formation de cette atmosphère « grave, noble et pure » voulue par l'auteur. La flûte plane haut au-dessus de la voix tandis que les syncopes doucement rythmées de celle-ci reposent sur les accords de la harpe, volontairement maintenus dans la région grave où les vibrations sont si profondes, sans que nous soyons pour cela privés de l'étincellement de l'aigu, témoin ce fragment où s'évoque « l'azur lumineux comme une carresse ». On pense à Pelléas sortant de la grotte...

La belle voix grave de Magdeleine Greslé, était l'instrument rêvé pour ce *Chant* qui occupera certainement un haut rang dans la production de Migot. Elle était idéalement encadrée par la harpe de Françoise Kempf et la flûte de Jan Merry.

Suz. DEMARQUEZ.

////// CONCERT D'ŒUVRES DÉDIÉES A MADAME LA PRINCESSE DE
POLIGNAC. (O. S. P.)

On n'avait que l'embarras du choix pour le programme de ce concert. La Princesse de Polignac, dès sa jeunesse, n'a cessé de se passionner pour la musique, et, fait plus rare, pour la musique nouvelle. Elle-même remarquable exécutante, elle a le sens des valeurs et l'a bien montré en allant toujours d'instinct vers les meilleurs artistes. Elle s'est intéressée dès l'aube de leur gloire, à Strawinsky, à Manuel de Falla à Maurice Ravel, comme plus tard, à Darius Milhaud, à Francis Poulenc, à Igor Markewitch, à Germaine Tailleferre... Il faudrait, je pense, plusieurs soirées, si l'on voulait faire entendre toute la musique qu'elle a suscitée ou inspirée. Il y a à Paris beaucoup de salons où l'on fait de la bonne musique, mais le seul où se consacre une renommée, reste celui de l'Avenue Henri-Martin... Il était bien juste de rendre

hommage à tant de sollicitude et de goût, c'est ce que fit M. Alfred Cortot, au cours d'une réception intime au foyer des musiciens, durant l'entr'acte.

L'orchestre de l'O. S. P. se surpassa sous la conduite de Cortot et de Désormière. La suite *Pelléas et Mélisande* de Gabriel Fauré fut exécutée en perfection comme d'ailleurs l'*Ouverture* de Germaine Tailleferre.

Maurice Ravel, Darius Milhaud et Igor Markewitch interprétèrent eux-mêmes leurs œuvres. *Les Malheurs d'Orphée* perdent beaucoup à être entendus au concert. La faute en est au livret qui ne ménage aucune occasion de détente. Au lieu du contraste des anciens Maîtres entre la joie d'Orphée et sa soudaine détresse, nous sommes, dès le début dans l'angoisse et la peine. Sans les décors, les costumes, l'action, cette lamentation à plusieurs personnages semble longue en dépit des beautés de maints passages.

Après cette œuvre si sombre, le *Concerto à deux pianos et orchestre* de Francis Poulenc fit l'effet d'un rayon de soleil après l'ondée. On l'applaudit frénétiquement. J'ai déjà dit à propos du Festival de la Biennale à Venise, tout le bien que je pense de cette œuvre ravissante. Certes, elle ne vise pas à la profondeur, elle est aimable et veut plaire, mais sans bassesse. Elle est pleine de jolis motifs mélodiques, d'effets pianistiques ou d'orchestre originaux. On ne s'ennuie pas un instant. C'est quelque chose, cela !

La *partita* de Markewitch représente déjà le passé chez cet adolescent, mais quelle force, quel sens de la construction s'y montrent. On sent à travers le jeu des influences s'affirmer un tempérament original et dominateur. La *Châte d'Icare* montrera bientôt si je fus bon prophète.

L'*Ouverture* de Germaine Tailleferre que je n'avais pu entendre à l'O. S. P. en janvier dernier, fut pour moi une révélation. Elle marque un progrès surprenant chez la charmante musicienne. C'est un beau morceau plein de vie robuste et qui respire la santé. Il ne laisse pas pour cela d'être agencé avec un art subtil, une verve malicieuse qui n'exclut pas la plus délicate sensibilité. Cette ouverture nous fait bien présager de l'opéra auquel elle sert de préambule.

H. P.

//// PHILIPPE GAUBERT : LA VERDURE DORÉE. (Récital de chant de M^{me} Malnory-Marseillac.)

Tenté à son tour par la tendre intimité des poèmes de Tristan Derème — intimité secouée parfois de sursauts passionnés — Philippe Gaubert a précisément choisi dans *La Verdre dorée* les pièces où à l'intimisme se mêle une sorte d'exaltation romantique bien caractéristique chez le compositeur. Cette exaltation, d'ailleurs, Gaubert sait la contrôler et la diriger à son gré, ce qui nous vaut ces mélodies à la fois suggestives et secrètement émouvantes, où le sentiment de la nature est exprimé avec des moyens raffinés sous leur apparente simplicité. Les contrastes soigneusement ménagés créent toute la vie qui circule au long de ces sept poèmes, depuis les ardentes neuvièmes de : « *Comme j'allais couvert de la poussière du voyage* » jusqu'à l'ultime apaisement du dernier « *Maintenant que la neige a blanchi la maison.* » La joie de la maison des champs nous est dépeinte en touches légères ; puis, *Dans*